

TÉMOIGNAGE - MARTXELO OTAMENDI

“j’ai demandé de mettre fin à cette situation d’une balle”

(...) J’ai passé trois jours complets debout. J’ai juste pu m’asseoir, mais pas dormir, vingt minutes toutes les quatre ou cinq heures.

Quatre ou cinq fois, toujours dans la cellule, ils m’ont obligé à rester, pendant de longues période de temps, penché vers l’avant et la tête à la hauteur des genoux.

(...) Pendant tout le trajet en voiture, j’avais les menottes aux poignets et une espèce de chaussette qui me couvrait la tête, pour m’empêcher de voir et éviter l’entrée de lumière (...) Le transfert de la cellule à la salle où, tous les jours, nous recevait le médecin légiste, avait toujours lieu la chaussette me couvrant le visage et la tête baissée, comme regardant le sol et quelquefois même la tête couverte par mon manteau.

(...) Au moins trois ou quatre agents participaient aux interrogatoires. Ils ont commencé par me dire (...) “Ce voyage dure cinq jours, si tu nous fournis l’information que nous voulons, tu ne passeras qu’un seul mauvais jour et tu te reposeras tranquillement les quatre autres (...). Mais tu dois savoir qu’ici tout le monde finit par chanter, tu as donc intérêt à chanter au plus vite, ce sera mieux pour toi et pour nous”. Ils m’ont également prévenu que les séances des interrogatoires deviendraient de plus en plus dures, au fur et à mesure que les jours passeraient (...) Jeudi, comme j’ai affirmé que je n’allais pas répondre à certaines de leurs questions, les agents m’ont obligé à faire de nombreuses flexions, qui consistaient à plier les genoux en position debout (...) Ils m’ont également obligé à rester debout, les deux bras levés, pendant de longues périodes de temps, m’interdisant à tout prix de les baisser. Ils m’ont également obligé à rester accroupi pendant de longues périodes de temps. Les agents me menaçaient constamment avec des phrases du genre: “Tu vas passer le reste de ta vie en prison, tu vas tout prendre tout seul, ...tu as déjà été dénoncé, ne sois pas idiot et donne-nous l’information que nous voulons... ce juge n’est pas comme Garzón, qui entame un cas et il ne l’achève pas, ce juge va t’écrouer...».

J’ai réclamé, pendant tous les interrogatoires, le droit des professionnels de l’information au secret professionnel (...). Chaque fois que je faisais appel à ce droit, les agents réagissaient en m’insultant, en insultant la Constitution espagnole, le système des libertés et de garanties, l’Audience Nationale, le juge Garzón... avec des phrases du genre: “la Constitution, les juges, les libertés, la démocratie, l’Audience Nationale... on s’en frotte les couilles!” (...).

(...) Après le second sandwich de la journée, je fus à nouveau transféré à la salle des interrogatoires. Dès le début, j’ai pu constater que les agents avaient tenu leur parole et que, effectivement, la seconde journée fut plus dure que la première. À nouveau les flexions de genoux et le corps accroupi. Ce jour-là, en position accroupie, ils m’ont obligé à laisser les bras levés; soit les deux à la fois, soit une fois l’un, une fois l’autre. Des fois, ils m’obligeaient à lever le bras gauche et à le baisser, en position accroupie, rapidement, au fur et à mesure des ordres qu’ils me lançaient (...)

(...) Ce vendredi, au cours de l’une de ces séances, j’ai dû me mettre torse nu et baisser mon pantalon et mon slip jusqu’aux genoux. Ils en ont profité pour me frotter les testicules avec un objet mou (comme un coussin ou similaire) et, ensuite, mes fesses, avec un plastique apparemment enroulé. (...) Au cours des interrogatoires du vendredi, j’ai dû subir de nombreuses séances de flexions, à tel point

que j'ai failli m'évanouir, à plusieurs reprises. (...) Par ailleurs, à la question posée par les agents "De quel endroit à quel endroit s'étend l'Espagne?", ils m'obligeaient à répondre "D'Irun à Algeciras et de Finisterre à Cabo de Gata"(...).

(...) Je me suis adressé au médecin légiste et je lui ai dit: "Monsieur le Médecin, cette situation et le traitement dont je fais l'objet sont inadmissibles, je vous prie donc de communiquer au juge ma demande de transfert aux cellules de l'Audience Nationale et que le juge m'y retienne le temps qu'il le considère opportun, avant de me convoquer pour déclarer. Si demain matin, dimanche, le juge ne m'a pas sorti d'ici, je me ferai éclater la tête devant vous, contre cette colonne qui se trouve à côté de vous".

(...) L'un des agents, apparemment très furieux, m'a glissé à l'oreille, de telle sorte que personne dans les autres cellules ne puisse l'entendre: "Si tu racontes à nouveau au médecin légiste, fils de pute, ce que nous sommes en train de te faire, on va te faire sauter la cervelle!".

Les séances des interrogatoires furent, samedi, les plus dures des trois journées d'interrogatoires. Les séances de flexions furent plus dures et plus intenses que les jours précédents, obligé cette fois de faire des flexions jusqu'à épuisement. Debout, ils placèrent sur ma tempe gauche un objet métallique qui émit un son similaire au «clic» d'un revolver dans les films. Immédiatement après, ils me firent toucher un revolver avec la main.

Ils m'ont fait déshabiller complètement et réaliser des exercices physiques complètement nu, tels que des "flexions au sol" ou "push up" (...). Ils m'ont obligé à marcher à quatre pattes, nu, dans la salle des interrogatoires.

J'ai été soumis à des humiliations et des vexations homophobes. Ils m'ont dit: "Nous avons parlé avec tes amis et ils nous ont raconté qu'elle est la position de l'acte sexuel qui te plaît le plus, mets-toi donc dans cette position". Les agents m'ont obligé à me jeter, nu, sur le sol et à me mettre dans une position sexuelle déterminée (...).

Ils m'ont alors menacé de diffuser sur Internet des photos concernant ma vie privée.

Ils m'ont mis un plastique sur la tête, deux fois (...), ils le serrent au cou, mais sans t'étouffer. Le plastique est fort et souple, de telle sorte qu'il s'adapte au visage comme un masque, tout en produisant une sensation d'étouffement, dès que l'on commence à crier ou à respirer avec force, car le plastique pénètre dans les narines et la bouche, produisant un effet de ventouse, qui t'empêche de respirer. La sensation d'étouffement est immédiate.

Entre les deux séances d'application du plastique, je leur ai demandé de mettre fin à cette situation d'une balle.

Une fois, à la suite d'une séance de cette torture, où j'ai accédé à fournir des informations sur les entretiens avec l'ETA, l'attitude des agents a changé radicalement.

À la fin des interrogatoires, samedi, les agents ont procédé à m'instruire sur ma déclaration. (...) Ils m'ont averti que, dans ma déclaration policière, je devais répéter, mot par mot, ce qu'ils étaient en train de me faire apprendre par cœur.

Tout au long des interrogatoires, les insultes furent constantes, telles que "salaud!", "Basque de merde!", etc., ainsi que d'autres contre les autorités basques, comme la Ministre de la Culture du Gouvernement Basque, Miren Azcarate, avec des expressions du genre "cette putain d'Azcarate qui

vous donne des subventions ”, “celle-là , elle est sûrement aussi de l’ETA”...